

**Paul G. Hackett, Theos Bernard, The White Lama.  
Tibet, Yoga and American Religious Life**

New York, Columbia University Press, 2012, XXI + 520 p.

**André Padoux**

---



**Édition électronique**

URL : <http://assr.revues.org/26441>

ISSN : 1777-5825

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 206

ISBN : 978-2-7132-2467-6

ISSN : 0335-5985

**Référence électronique**

André Padoux, « Paul G. Hackett, Theos Bernard, The White Lama. Tibet, Yoga and American Religious Life », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 168 | 2014, mis en ligne le 29 avril 2015, consulté le 02 octobre 2016. URL : <http://assr.revues.org/26441>

---

Ce document a été généré automatiquement le 2 octobre 2016.

© Archives de sciences sociales des religions

---

*Paul G. Hackett, Theos Bernard, The  
White Lama. Tibet, Yoga and American  
Religious Life*

New York, Columbia University Press, 2012, XXI + 520 p.

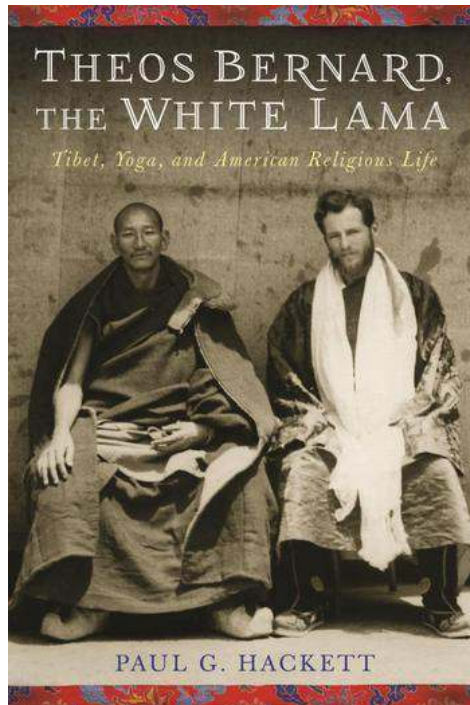
André Padoux

---

RÉFÉRENCE

Paul G. Hackett, Theos Bernard, *The White Lama. Tibet, Yoga and American Religious Life*,  
New York, Columbia University Press, 2012, XXI + 520 p.

- 1 Theos Bernard (1908-1947) fut un des pionniers de la présence puis de la diffusion du tantrisme aux États-Unis – mais d'un tantrisme à l'américaine qui est une trahison complète de la réalité tantrique indienne. Hugh Urban à qui l'on doit l'étude la meilleure et la plus pénétrante sur les formes modernes et contemporaines du tantrisme, *Tantra, Sex, Secrecy, Politics and Power in the Study of Religion* (Berkeley, 2005), n'intitule pas pour rien le chapitre qu'il y consacre au tantrisme américain « *The Cult of Ecstasy* » : l'extase, mais une extase sexuelle. Le premier mouvement tantrique américain fut « *The Tantric Order of America* » créé en 1906, à New York, par Pierre Bernard, américain lui-même. Celui-ci, qui se faisait appeler « *The Omnipotent Oom* », donnait à de riches clients une initiation tantrique où les techniques du hathayoga avaient une visée sexuelle. L'affaire finit dans le scandale tout en ayant rapporté une fortune à son organisateur.
- 2 Les mouvements ou sectes tantriques, d'inspiration hindoue ou tibétaine, avec des gurus indiens ou américains, n'ont pas pour autant cessé, depuis lors, d'apparaître et de prospérer aux États-Unis, parfois non sans un parfum de scandale aussi bien sexuel que social ou financier (ainsi Rajneesh, en Oregon, avec ses 23 Rolls-Royces, qui fut finalement expulsé du pays). Mais ils étaient et sont encore généralement bien insérés dans la société américaine dont, tout en en contestant certains aspects, notamment ceux qui limitent la liberté sexuelle, ils ne laissent pas d'accepter les valeurs, notamment celles du capitalisme. À partir des années 1960, ces versions américaines du tantrisme formeront un des éléments de l'ensemble hétéroclite de mouvements spirituels plus ou moins religieux et de « *counter-culture* » qu'on nomme le New Age.
- 3 Theos Bernard auquel est consacrée cette longue et minutieuse biographie se situe avant ces derniers développements, mais il fut de ceux qui les précédèrent en les faisant pressentir. Oublié maintenant, il fut célèbre en son temps. Il était le neveu de Pierre Bernard, avec qui son père, Glen, avait, à un moment, collaboré : étudiant le yoga, tantrique, il s'efforçait de le faire connaître aux États-Unis. Hackett, membre de l'American Institute of Buddhist Studies de l'Université Columbia, de New York, en suit la carrière ainsi que celle de son fils, celles-ci ayant été largement imbriquées. Theos Bernard est né le 10 décembre 1908 en Californie où son père était le disciple d'un yogi. Il se trouva donc dès ses jeunes années au contact de la pensée indienne, apprit plus ou moins le sanskrit et pensa s'orienter vers des études indiennes, s'inscrivant même pour un Master Degree en vue d'un Ph. D. à l'Université de Columbia. Mais, une fois arrivé à New York en 1934, c'est le centre tantrique fondé et dirigé par son oncle Pierre Bernard avec sa femme, Blanche de Vries (qui enseignait la « danse orientale ») qu'il rejoignit, épousant peu après une riche héritière, Viola Wertheim. Fort bel homme, séduisant,



ayant beaucoup d'entregent, Theos sut, toute sa vie, s'attacher des femmes susceptibles de l'aider à réaliser ce qu'il entreprenait. Mais, selon Hackett, il était véritablement passionné par la pensée indienne, le yoga et ce qu'il savait du bouddhisme tibétain. Il était en outre persuadé que le rôle en ce monde qui lui était destiné était de faire connaître et de répandre en Amérique ces richesses salvatrices. De fait, s'il préparait un diplôme universitaire, il pensait déjà qu'il lui appartenait avant tout de faire connaître les thèmes qu'il étudiait, et qu'il était lui-même plus qualifié que tout autre pour le faire.

- 4 Deux chapitres (3, 4) intitulés « *Two parallel Paths* », décrivent les premiers contacts de Glen et Theos avec des Indiens plus ou moins experts en Yoga venus aux États-Unis, cela, pour préparer un voyage d'études en Inde, où ils arrivèrent en juin 1935 et dont Theos ne revint qu'en octobre 1937 – non sans avoir atteint son but principal : aller au Tibet, jusqu'à Lhassa. En Inde, ils cherchèrent à s'instruire de techniques de hathayoga, notamment, pour ce qui est de Glen, celles relatives au sexe. Ils y rencontrèrent des personnalités telles que Evans-Wenz, célèbre pour avoir, le premier, fait connaître en Occident le *Livre des Morts tibétain*, ou Atal Bhehari Ghosh, l'ami et collaborateur de Sir John Woodroffe (et l'auteur réel des livres de celui-ci signés Arthur Avalon), qui leur facilitèrent des contacts avec des maîtres spirituels hindous comme avec des organisations bouddhiques. Mais, si le yoga était ce qui intéressait Glen, le désir premier de Theos était d'aller au Tibet, ce qu'à cette époque il était quasi-impossible de faire de façon officielle. Cela nous vaut un long chapitre 7 où l'on suit le séjour de Theos à Darjeeling mais surtout au Sikkim, à Gangtok, où il rencontra le Lama Yongden qui vingt ans plus tôt accompagna Alexandra David-Neel à Lhassa, mais surtout un jeune Tibétain, Dorje Tharchin, qui devait jouer un rôle important dans sa vie, et où il entreprit d'étudier le tibétain (qu'il pensait pouvoir apprendre sans peine, mais dont il n'eut jamais qu'une connaissance superficielle). Il sut s'y faire apprécier par le Maharajah du Sikkim, mais aussi et surtout par le représentant des autorités britanniques, David MacDonald, dont il fit habilement le siège pour obtenir un permis de quitter le Sikkim pour le Tibet et pouvoir, grâce à son appui, obtenir des autorités tibétaines une invitation à venir à Lhassa, invitation qu'il reçut en effet du Régent et du gouvernement du Tibet, pour un séjour de trois semaines.
- 5 Il partit donc, accompagné par Tharchin (et avec de nombreux bagages, dont du matériel photographique) pour Lhassa, où il fut très bien accueilli : tellement bien qu'on le laissa séjourner plus d'un mois en hôte officiel. Ce fut un succès (chapitres 5-8). Habile et séduisant, il conquiert ses hôtes qui voyaient pour la première fois un Occidental s'intéresser à la civilisation tibétaine et surtout vouloir s'instruire du bouddhisme afin de le faire connaître et de le répandre aux États-Unis. Theos, quant à lui, semble avoir réellement souhaité comprendre à fond l'enseignement bouddhique tantrique du Tibet qu'il voyait comme une doctrine capable d'apporter un renouveau au monde occidental. Il voulait en outre comprendre le peuple tibétain, ce qu'aucun Occidental n'avait, selon lui, été encore capable de faire. Il put visiter les principaux monastères, le Jokhang en particulier (par la suite détruit puis refait à neuf par les Chinois), ou l'Université bouddhique de Drepung. Il y fit célébrer à ses frais (à ceux de Viola, en fait) de grandes cérémonies auxquelles il assista (au moins en partie) ; ce qui lui permit ensuite de dire qu'il avait été initié comme lama. Il en rapporta également des documents et un grand nombre de photographies, heureusement conservées.
- 6 Il quitta le Tibet en octobre 1937 pour l'Inde où Tharchin l'avait précédé et y avait contacté la presse et accordé des interviews pour faire connaître et célébrer les exploits

de cet « explorateur » devenu un lama initié. Theos lui-même écrivait dans le même sens à sa famille et à ses amis pour répandre aux États-Unis le récit de ses exploits. Passant par l'Angleterre où la presse le fit largement connaître, il arriva aux États-Unis en 1939 comme un personnage célèbre, un visionnaire habité par une science surnaturelle, conception qu'il s'empressa de diffuser par livres et articles et par les conférences qu'il faisait dans tout le pays et qui attiraient un public considérable et, semble-t-il, conquis d'avance. Il en profita pour se faire une nouvelle biographie, où il apparaissait comme initié mystérieusement dès l'enfance. Comme son oncle Pierre Bernard, il sut se trouver des adeptes dans le milieu politique et surtout dans la société la plus fortunée de New York (le chapitre 10 décrivant ces années s'intitule d'ailleurs « *Yoga on Fifth Avenue* »). Comme pour son oncle, son enseignement faisait une large place à des pratiques sexuelles de hathayoga.

- 7 Présenté comme du « yoga Tibétain », cet enseignement était en fait un mélange de notions du Samkhya, de formules néo-védantiques, d'idées venues de John Woodroffe et, bien entendu, d'éléments de hathayoga tirés de textes tantriques comme la *Hathayogadipika* ou la *Gheranda Samhita*, le hathayoga étant selon lui, notamment par sa composante sexuelle, spécialement adapté au monde moderne. « *We are no better than our sexual powers* », disait-il. « *It is the dynamic force that tells us how keen we are [...] The great men of the past had great sexual powers.* » Il avait en outre l'habileté de présenter son enseignement comme purement psychosomatique et spirituel, avec des pratiques méditatives (*dhyana*), reflétant une « *innate knowledge* » ouverte à tous, et sans caractère religieux, donc compatible avec toute croyance religieuse. Pour donner une base concrète à ses activités, il fit acheter pour lui, pour y installer des centres d'étude et de méditation, par une cantatrice célèbre (et fort riche), Ganna Walska, dont il avait fait la conquête, deux propriétés en Californie, près de Santa Barbara, dont il nomma l'une « *Tibetland* » et l'autre, située plus haut dans les montagnes, « *Penthouse of the Gods* », où il voulait faire venir des lamas érudits pour aider à une traduction de tout le Canon bouddhique tibétain, dont il avait acquis au Tibet une édition.
- 8 La guerre freina son activité. Mais, sans délaissier entièrement Ganna, il conquiert une autre femme, Helen Park, et décida de retourner au Tibet avec elle (et grâce à ses moyens) pour y compléter sa formation spirituelle dans un monastère. Au début d'août 1946, ils partirent pour l'Inde, où, après le refus des autorités britanniques de lui accorder un permis d'entrée au Tibet, il se rendit au Sikkim dans l'espoir de pouvoir atteindre de là un monastère tibétain où parfaire sa formation. Entretemps, il s'efforçait de trouver autant de livres ou documents que possible qu'il envoyait aussitôt en Amérique. Conseillé par Nicholas Roerich, qui y habitait depuis des années avec ses deux fils, il partit avec Helen pour la vallée Kulu, d'où, franchissant le col du Rohtang, il entra dans le Spiti pour rejoindre l'ancien monastère de Key (Ki, pour Hackett), impressionnant ensemble de constructions dans une vallée couronnée de rochers. Y parvint-il ? On ne le sait pas, car on n'eut dès lors plus aucune nouvelle de lui. Helen, restée à Manali, dans la vallée déchirée maintenant par les violences entre hindous et musulmans, qui s'étendaient aussi parfois aux Britanniques ou autres étrangers, fit mille efforts pour avoir des nouvelles de Theos sur le sort duquel couraient nombre de rumeurs sans fondement. Mais tout cela sans succès et, en octobre, elle quitta la région, puis l'Inde. L'évocation de cette période par Hackett est très détaillée et en rend très bien l'atmosphère - elle n'est malheureusement pas sans quelques inexactitudes historiques.

- 9 L'ouvrage ne s'arrête toutefois pas là. Un treizième chapitre, « *The Aftermath* », décrit en effet non seulement l'écho donné, aux États-Unis et ailleurs dans le monde, à la disparition d'une personnalité devenue célèbre, mais la conviction restée forte chez certains que Theos n'était pas mort, mais survivait en secret quelque part dans l'Himalaya. Et, comme s'il ne pouvait pas lui-même abandonner son sujet, Hackett, dans un chapitre 14, « *Postscript. The View From Ki Sixty Years Later* » (chapitre qui commence en citant un article de presse américain daté de 1972 consacré à Theos Bernard...), raconte comment le destin l'avait amené à s'intéresser à ce personnage, puis, obsédé par celui-ci, à faire de sa vie un sujet de thèse, pour enfin, en 2006, partir sur ses traces en Inde, puis à Lhassa – où il ne retrouva évidemment plus rien de ce qu'avait connu Theos, cette antique cité ayant été, comme on le sait, détruite avec perversité par les Chinois. Il se rendit enfin dans la vallée de Kulu et, de là, au monastère de Kyi où Theos avait cru pouvoir, soixante ans plus tôt, trouver d'anciens manuscrits (mais la bibliothèque en avait été brûlée au XVIII<sup>e</sup> siècle). Ce voyage de Hackett apparaît visiblement marqué par l'émotion et la nostalgie – ce « retour amont » comme le dit Barbara Cassin après René Char. Cette empathie avec son sujet explique le ton généralement bienveillant de cette biographie ainsi que sa taille. Elle fourmille en effet de détails, d'évocations minutieuses soit des lieux et des moments, soit des nombreuses (parfois curieuses) personnalités rencontrées notamment en Inde : une évocation vivante du monde politique et social d'alors. Cela fait un ouvrage très vivant et intéressant, dépassant vers le monde où il vivait le seul Theos Bernard, personnage assurément peu banal, mais dont la courte existence peut à bon droit être jugée de peu d'importance. Celle-ci a toutefois un intérêt dans la mesure où elle est un exemple très typique d'une certaine présence aux États-Unis de la « pensée indienne ». Une présence dévoyée, comme je le disais en commençant, mais, à sa manière, toujours très vivace – avec une force que n'ont pas les courants de ce genre en Europe. Ce gros volume peut se justifier à cet égard comme une description de ce qu'un expert américain appelait « *America's religious turn to the East in the latter half of the twentieth century* » – un mouvement qui est loin d'avoir disparu de nos jours.
- 10 L'ouvrage est illustré de nombreuses photographies en noir et blanc, tirées sans doute de la masse de celles prises par Theos. Elles sont de qualité médiocre, mais utiles par ce qu'elles font mieux appréhender des acteurs et des lieux.